

## LA 403 HUIT

Constantin Forestier avait conduit la quatre-chevaux agonisante chez Peugeot et rentrait avec la 403 neuve. La 403 huit ! Il avait d'abord été surpris par la portière qui s'ouvrait vers l'arrière, mais il s'y ferait vite. À l'intérieur, ça sentait bon le neuf. Le tableau de bord, métallique, semblait costaud, les tirettes et les boutons étaient jolis et nombreux. Il allait falloir se familiariser à leur manipulation et s'habituer à cet immense espace.

Le vendeur lui avait tout bien expliqué : la première en bas face à la marche arrière, la seconde dans l'alignement de la troisième — ce qui était idéal pour rouler en montagne et passer de l'une à l'autre du bout du doigt sans quitter le volant —, la quatrième surmultipliée, le frein à main astucieusement situé du côté gauche plutôt qu'en plein milieu, les dossiers des sièges avant qui pouvaient se coucher pour former un plat comme un lit, la trappe à essence dissimulée dans le cataphote du feu rouge, le coffre à bagages qu'on avait mis à l'arrière, les deux phares antibrouillard — un de plus que sur la quatre-chevaux Renault...

Constantin était heureux.

La 403 huit « tapait le cent dix », avait promis l'agent Peugeot. Constantin avait acquiescé, lui, le pointilleux, le précis, le docte avait souri béatement à l'énumération dithyrambique des qualités de son automobile. Quarante-cinq chevaux en remplacement des vingt de la quatre-chevaux se logeaient sous l'immense capot orné du lion profilé en fend-la-bise...

La 403 « tapait le cent dix ». Après le rodage, bien sûr ! Et il faudrait trouver une longue ligne droite, spécimen peu répandu dans ce département de collines aux routes tortueuses.

Ce n'était que le tout début des grandes vacances, on allait pouvoir aller dans les gorges du Verdon, dans les Alpes, rendre visite à son frère à Saint-Tropez. Dans la montée des Maures, on verrait bien ce que la 403 avait sous le capot.

Solange attendait son mari sur le seuil, le télégramme signé d'une certaine Thérèse à la main. Le télégramme était arrivé à vélo, apporté par le garde champêtre que tout le monde appelait Danger :

« RAYMONDE FORESTIER DCD STOP PRÉVOIR ENTERREMENT AU PLUS TÔT STOP. »

Mais quelle idée avait eue sa mère de mourir aujourd'hui ? Avec les chaleurs de juillet, ils ne garderaient jamais le corps plus d'un jour ou deux ! C'était la guigne, cette affaire ! Ils n'allaient pas pouvoir partir dans les Alpes comme prévu ! Avec la 403 neuve. La 403 huit.

Constantin Forestier, instituteur et donc homme de décision et de courage, arrêta sur-le-champ qu'ils iraient à l'enterrement en voiture. Ce serait l'occasion de roder la 403 huit. On partirait dès demain pour Saint-Cyr-Bocage, importante commune de presque cent cinquante habitants, située à une vingtaine de kilomètres au sud de Cherbourg, en Normandie. Solange leva les bras au ciel, implorant plusieurs saints de conserve, arguant qu'en 1960, décider de conduire la famille depuis leur village du Haut-Var jusqu'au fin fond du Cotentin représentait un périple de plus de deux mille kilomètres et tenait de l'inconscience. Et les enfants ? Il ne se rendait pas compte ! Et où dormirions-nous ? Et les habits ? Il fallait bien emporter des vêtements de deuil ! Et la chienne ? Solange, prudente, stoppa son inventaire et se tut. Elle avait appris à se méfier des colères subites de son mari, un faible pour qui la

nomination de sa femme au poste de directrice exacerbait de manière inextinguible sa soif de domination. Qu'est-ce que c'était que cette administration du général de Gaulle qui promouvait les femmes maintenant ? Ça n'avait pas droit à un carnet de chèques et c'était directrice d'école communale ! À trente ans ! Avec un logement de fonction ! Il ne manquerait plus qu'elle conteste ses décisions !

Solange Forestier avait quatre enfants, deux garçons, deux filles, alternés, qu'elle se prévalait avec ostentation d'avoir faits en quatre ans. Elle précisait cependant publiquement sans aucune vergogne que, sur quatre, deux n'avaient pas été désirés. Il faut noter qu'elle avait sur l'éducation des enfants des idées bien arrêtées promulguées par Constantin : un enfant nourri et propre ne pleure pas. S'il hurle quand même, nonobstant ce précepte, c'est qu'il veut s'aérer les poumons. Madame la directrice avait à sa disposition un long couloir distribuant de nombreuses salles de classe qui présentaient l'avantage d'être hors de portée d'oreille de l'appartement de fonction. Lorsqu'une heure ou deux après sa sage décision d'isoler le braillard elle revenait aux nouvelles, celui-ci s'était endormi, donnant ainsi raison à l'efficacité de la méthode.

À la décharge de Solange, les ouvrages des pédopsychiatres, dont l'un des plus influents était pourtant installé dans le Var, qui auraient pu l'alerter sur les ravages de ce procédé, ont mis moins de temps à traverser l'océan Atlantique qu'à monter de Toulon aux rives du Verdon. Solange n'avait donc aucune raison de remettre en cause ces convictions dévastatrices.

Au cours du dîner, Constantin annonça aux enfants le décès de leur grand-mère et le projet du départ pour la Normandie.

Danièle, la première des filles, un peu tête en l'air, s'étonna :

— Mémé est morte ? Mémé Marie ?

Constantin lui répliqua :

— Mais tu écoutes quand je parle ? Mémé Marie habite ici, au village. Si elle était morte, on ne partirait pas l'enterrer en Normandie ! C'est votre autre grand-mère, Raymonde, qui vient de disparaître, ma mère à moi !

— Ah bon ! Alors, ce n'est pas grave ! conclut Danièle, indifférente à cette mémé lointaine que l'on connaissait à peine.

Constantin ne releva pas, il y avait plus important, il fallait présenter la voiture. La 403 huit ! Il semblait tenir à ce huit qu'il accolait à 403 quasi systématiquement, rendant la voiture unique bien qu'elle fut noire comme à peu près toutes les 403, huit ou pas.

« Elle tape le cent dix ! » Cela faisait trois fois que Constantin ajoutait cette phrase à l'énumération des qualités innombrables de l'automobile. Cela inspirait aux enfants une profonde admiration mêlée de mystère.

On avait bien conscience des changements importants qui allaient entrer dans la famille avec la nouvelle voiture. Le lion sans pattes, couché par le vent de la course, avait dit papa, qui trônait à l'avant du capot et devait probablement contribuer à « taper le cent dix » allait plonger la phratricie dans une ère nouvelle. En attestait le levier de vitesse, qui, comble de modernité, était situé sur la colonne de direction alors que dans la quatre-chevaux Constantin était contraint de lâcher souvent le volant pour aller triturer un long bâton qui sortait du plancher. Le vendeur avait affirmé sur un ton sans appel que le levier de vitesse au plancher était définitivement obsolète et qu'on ne verrait bientôt plus aucune automobile conserver cet archaïsme désuet, car on n'arrêterait pas le progrès ! Et puis la 403, c'était l'espace ! Mes enfants, l'espace !

Les enfants se taisaient comme il était d'usage à table. Sans quoi le « privé de dessert ! » tombait. Les deux parents avaient ce pouvoir, sec, sans objection possible, souvent

oublié par les enfants mais sitôt exercé, notamment par Constantin. Obliger quatre enfants de cinq, six, sept et huit ans au mutisme lors d'un repas tenait de la gageure mais était appliqué, car il y avait pire : c'était le « sors de table et va te coucher ! », lui aussi sans réplique admise, sinon, non seulement l'enfant montait dans la chambre le ventre vide, mais de surcroît, avec les cuisses rouges...

Solange recevait les explications de son mari avec un intérêt attisé par la crainte de ne pas sembler s'enthousiasmer suffisamment. Il était maintenant question de vitesse surmultipliée ! Le mot à lui seul inspirait l'hermétisme de la complexité mécanique et justifiait le caractère universel, éternel et inamovible de la domination masculine. Non seulement la 403 « tapait le cent dix », mais elle avait la quatrième surmultipliée. Et puis, c'était une 403 huit.

Raoul, le cadet, avait cherché, sans le trouver, ce huit sur chacune des faces de la voiture. Il avait bien constaté que 403 ornait le capot avant, en chiffres rutilants, mais n'était pas suivi d'un huit. Aucun chiffre n'apparaissait ailleurs. Il s'était donc satisfait de l'insistance de son père à ajouter huit après 403 pour faire un amalgame approprié à la désinvolture des enfants de son âge. Il nommerait désormais 403 huit tout ce qui ressemblerait à une 403. Quant à la surmultipliée, malgré la connotation arithmétique du mot, elle n'avait pas été l'occasion d'une leçon infligée par son père qui tirait pourtant profit de toute circonstance pour rappeler qu'il fallait apprendre ses tables. Raoul avait donc rangé la surmultipliée au côté de « constitution-de-1958 », « esséfio » ou « lamaïf », des mots d'adultes, sans définition, et puisqu'ils n'attendaient ni à l'intégrité de son derrière ni ne bousculaient ses occupations immédiates, ils ne justifiaient pas que l'on s'y attarde.

\*\*\*\*\*

Le lendemain, la famille se leva au chant de l'alouette. Solange avait passé la soirée à plier du linge et remplir des valises, non sans maugréer. Constantin s'était penché avec application sur la carte Michelin de la Provence puis du sillon rhodanien, de la Bourgogne, du Morvan...

Constantin avait souvent la tête inclinée. Le souci n'en était pas la cause, mais cette satanée fumée de cigarette lui montait dans les yeux. Comme Constantin fumait du matin au soir, cette position oblique lui était habituelle. Il fumait en mangeant, il fumait dans la chambre des gosses. Dès huit heures du matin, en classe, les élèves du cours préparatoire baignaient dans la fumée. L'odeur de cigarette avait tout imprégné, dans la classe comme dans « l'appartement de fonction de madame ». La voiture n'y échapperait pas. L'odeur de tabac froid régnait partout en maître. Si Solange émettait une remarque, Constantin avait la parade prête dans la poche : il en allumait une, car l'odeur de cigarette chasse toutes les autres et n'est en rien nocive ! Le ton employé par l'instituteur en assénant cette sentence authentifiée par une longue série d'études scientifiques, objectives, menées en double aveugle et garanties par l'État français, ne laissait pas de place à l'objection. Constantin s'appuyait pour étayer ses affirmations sur une déclaration sur l'honneur et sous serment devant le parlement des États-Unis d'Amérique d'un des représentants de la plus grande compagnie de vente de cigarettes du plus grand État du monde : « Le tabac n'a aucune conséquence sur la santé ! » Et puis, l'armée française ne lui avait-elle pas fourni durant son service militaire sa cartouche de Gauloises gratuitement chaque lundi matin ?

Solange tolérait l'odeur que Constantin promenait avec lui. Chacun de ses habits, ses cheveux qu'il avait abondants, son haleine, toute sa personne en était imprégnée. D'ailleurs, Solange acceptait tout de Constantin. Même si elle désapprouvait

souvent ses comportements, elle ne le montrait pas et se pliait à chacun de ses désirs.

Madame la directrice, juchée sur ses talons hauts qui sonnaient dans les couloirs de l'école et répercutaient leur claquement de classe en classe comme sur les tommettes de la cuisine, le gras du mollet en saillie qui lui modelait de fort jolies jambes — et elle le savait —, son air pincé et supérieur censé faire oublier son mètre cinquante, ses réparties cinglantes, la façon dont elle énonçait « mon gamin ! » pour ponctuer une punition à son fils, dissimulaient chez Solange une admiration pour son homme qui primait sur tout le reste. Peut-être rendue aveugle à la souffrance des enfants par le désir de plaire à son mari distribuait-elle des gifles à sa progéniture à toute occasion dans le seul but d'afficher sa soumission à Constantin qui prônait la sévérité comme une vertu.

Constantin, l'œil fermé par les vrilles de fumée, le visage oblique, avait longuement étudié les possibilités de transversales, car cette satanée centralisation faisait converger toutes les routes nationales vers Paris. Pourquoi passer par Paris pour rallier Dijon à Caen ? La mégalomanie de ce De Gaulle avait sans aucun doute imposé ces confluences incontournables aux Ponts et Chaussées. Nous ne serons pas soumis à cet absolutisme d'un autre âge. Nous ne passerons pas par Paris !

Pendant que Solange chargeait les valises dans le coffre, s'efforçant d'anticiper les reproches qui lui seraient faits sur la manière dont elle les aurait rangées, les quatre enfants s'engouffrèrent à l'arrière de la 403.

Robert, l'aîné, dont la destinée était de devenir instituteur et que cette promesse d'avenir emplissait de la certitude d'être plus tard un homme de décision et de courage, comme son père, décida que sa place serait celle du commentateur d'actions et qu'il fallait donc qu'il occupe le haut de la motte castrale. C'est debout sur le sommet du pont qui séparait le sol de

l'habitable en deux parties égales qu'il prétendait faire le voyage. Cette position dominante lui conférait l'avantage d'avoir vue sur le tableau de bord, les parents et la route. C'était compter sans deux facteurs auxquels il n'avait pas bien pris le temps de réfléchir. D'abord, pourquoi lui et pas moi ? se demanda le reste de la fratrie qui brigua aussitôt cet emplacement, car si le grand s'y était installé, c'était à coup sûr qu'elle présentait un privilège. Il serait temps de connaître lequel plus tard.

Aussitôt, et sans plus de calcul de la part des trois autres, Robert fut assailli de divers coups de pied, de poing, de coude, de genou et même d'un poupon borgne unijambiste dont Georgette, la plus petite des filles, ne se séparait jamais. Raoul frappait le plus fort. De toute façon, son frère et lui ne passaient pas une demi-journée sans se battre. S'ensuivit un grabuge tellement bruyant que Constantin, qui réorganisait les valises dans le coffre — décidément, les femmes ne comprendraient jamais rien à l'équilibre dynamique d'une masse inerte dans un espace clos en mouvement —, releva la tête de dessous les profondes entrailles de la voiture, bien déterminé à faire cesser les hurlements matinaux qui alertaient le voisinage. N'ayant pas encore apprécié les dimensions de son nouveau carrosse, il heurta violemment l'arête du capot arrière avec la nuque et poussa un « sapristi ! » qui, s'il avait été entendu par les enfants, les aurait avertis. Mais le niveau sonore était bien trop intense pour que le juron précurseur fut perçu de l'intérieur de la voiture. Constantin ouvrit sa portière, se pencha dans l'habitable et balança la main sur le premier venu. C'était, logiquement, Robert qui occupait toujours la place centrale et dominante, dont il comprit instantanément le deuxième défaut. Il avait empoigné le dossier des sièges avant et supportait les coups de son frère et des deux filles en hurlant, mais sans lâcher prise. L'habitude et l'usage face aux

gifle paternelles voulaient que l'on apprenne très tôt, dans la famille, à se protéger le visage en levant le coude à hauteur des yeux. Malheureusement, Robert avait les deux mains occupées et n'eut pas le temps d'effectuer le geste protecteur. Il reçut dans le nez la main paternelle et se mit à hurler de plus belle. L'autre stratégie face à la fréquence et l'imprévisibilité des torgnoles consistait à pousser de grands cris dès les prémises de la correction.

L'intervention de Constantin eut comme conséquence immédiate un repli des quatre enfants à l'arrière de la banquette. Georgette eut même la présence d'esprit d'en escalader le dossier et de se glisser sur la plage, tout contre la lunette arrière. Le père, que la hardiesse de cet affront, en chaussures sur la banquette neuve, rendit encore plus furieux, se releva de l'avant et ouvrit la portière arrière. Robert saignait du nez et avait coloré de vermillon non seulement sa chemise propre de ce matin mais les sièges de la voiture neuve... Solange récupéra son fils pour aller le laver et changer sa chemise pendant que les trois autres, ayant découvert dans l'affolement un chemin de repli par l'autre portière qu'ils ouvrirent sans trop savoir comment, s'égaillaient dans la rue en hurlant à la mort. Constantin, inquiet de sa réputation d'homme calme et posé, fit bonne figure au voisinage, car malgré l'heure matinale, des portes s'étaient entrouvertes et des fenêtres s'entrebâillaient. Il alla ramasser avec une désinvolture calculée le poupon borgne unijambiste qui, oublié dans la débandade, gisait sur le trottoir.

La 403, heureuse de cette agitation qui faisait converger vers elle des dizaines d'yeux, brillait de tous ses chromes.

Le voyage en Normandie commençait bien !